LOUISE,

OU

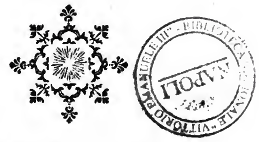
LE POUVOIR

DE LA VERTU DU SEXE.

CONTE MORAL.

TRADUIT DE L'ALLEMAND,

Par M. JUNKER, de l'Académie des Belles-Lettres de Gœttingen.



A FRANCFORT,
Chez FRANÇOIS VARENTRAPP, Libraire;
& se trouve A PARIS,
Chez PREVOST, Libraire, rue de la Harpe, vis-à-vis le passage des Jacobins, près la place S. Michel.
Et à CHALONS-SUR-SAONE,
Chez DE LIVANI, Libraire.

1771.

AVERTISSEMENT.

DANS le nombre des Traductions Françoiſes qu'on a faites depuis quelques années des auteurs Allemands, il en eſt peu qu'on puiſſe lire avec plaiſir. Les unes ont été publiées par des Allemands, qui évitent rarement ce qui peut bleſſer le goût & la delicateſſe des François; les autres par des François qui, pour n'avoir pas une entiere connoiſſance de la langue Allemande, ne ſaiſiſſent pas le ſens de leur auteur, l'alterent, le mutilent & le défigurent. Ils ſavent bien

a

qu'ils ne l'ont pas traduit, & ils croient ſe mettre à couvert des reproches qu'on feroit en droit de leur faire, en donnant à ces informes productions le nom de Traduction libre, ou d'Imitation. Mais cette précaution même ne ſemble-t-elle pas avertir le public qu'il chercheroit inutilement dans leurs ouvrages ce qui pique le plus ſa curioſité, les penſées & le génie de l'original?

Ces traductions, pour être bonnes, exigent les ſoins réunis d'un Allemand & d'un François qui ſachent l'une & l'autre langue. Dans cette perſuaſion je ne me ſuis jamais livré à ce genre

de travail, que de concert avec des François à qui la littérature Allemande n'eſt pas étrangere ; & j'ai eu la ſatisfaction de voir le public applaudir à ces mêmes ouvrages. J'ai eu part à la traduction des *Fables* & des *Diſſertations ſur la nature de l'Apologue* de M. Leſſing, publiée par M. d'Antelmy, auſſi bien qu'à celle du *Meſſie* de M. Klopſtock, le chef-d'œuvre de la poëſie Allemande : elles ont réuni les ſuffrages des connoiſſeurs.

J'eſpere que le public éclairé ne fera pas un moins favorable accueil à ce petit ouvrage de M. *Zacharie*. J'oſe en garantir

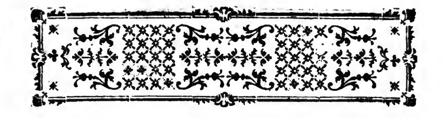
l'exactitude & la fidélité. On a ſoigneuſement conſervé tous les traits du génie Allemand. M: *de F.....* qui a déja enrichi la littérature Françoiſe des traductions d'excellents ouvrages Anglois, n'a rien négligé pour faire paſſer dans cette traduction la force & la fraîcheur du coloris de l'original. Il a bien voulu joindre auſſi ſes ſoins aux miens pour le poëme des *Graces*, qui paroîtra inceſſamment. Cette nouvelle production de M. *Wieland* peut être regardée comme un des plus agréables ouvrages de cet ingénieux poëte. On vient de mettre actuellement ſous preſſe

une traduction des Contes Comiques du même Auteur.

Je crois devoir prévenir le public au sujet des *Graces*, que la traduction que je lui présente, differe en entier de celle qu'on en a déja publiée sous le nom d'Imitation de ce poëme.



LOUISE,



LOUISE,

OU

LE POUVOIR

DE LA VERTU DU SEXE.

CONTE MORAL.

LES heures du jour coulent lentement ! disoit Madame de Moncrif. Que l'ennui d'être seule est mortel ! Ce n'est que dans un certain monde qu'on goûte le plaisir d'exister ! Passionnée pour le jeu, sensible aux propos flatteurs des Amants, elle auroit voulu hâter l'instant où ses charmes, éclairés d'une lumiere plus discrete, lui assuroient encore les hommages de quel-

ques jeunes gens à la mode qui venoient composer sa cour.

Cependant on vient lui annoncer M. le Comte de C... » Ah ! c'est vous? Voilà ce qui s'appelle être véritablement ami ! La solitude m'excede, & vous êtes venu bien à propos pour dissiper les nuages dont mon esprit s'enveloppoit. » — « Cette circonstance, Madame, seroit favorable pour m'excuser d'avoir prevenu le moment de l'assemblée, mais j'aimerois mieux que vous eussiez deviné le motif de mon empressement. » — « Ne dois-je donc pas croire, Comte, que ce sont les personnes qui doivent être ici ce soir ? » — « Vous me faites tort ! soyez persuadée que je sais vous distinguer de tout ce qui vous environne. Je vous proteste, Madame, que sur ce point ma vanité seroit blessée du plus léger doute : & vous croyez bien que tous les efforts

de vos Rivales ne ferviroient qu'à mieux affurer votre triomphe. » — » Comte, vous voilà aujourd'hui tel que je vous fouhaitois. J'étois toute attriftée ; mais votre folle gaieté eft très-propre à écarter de trop fombres idées. Je ne fais comment la mort d'une parente a pu m'affecter à ce point. Ce que cet ajuftement a de lugubre femble fe répandre fur mon ame. » — « Eh ! je ne remarquois pas que vous êtes en deuil ; mais auffi ce deuil ne vous fied pas moins que les plus riantes couleurs. Vous ne l'avez point pris trop profond, & cela eft raifonnable : on ne vit pas pour s'affliger de ce qu'on ne peut pas vivre toujours. Je croirois prefque que vous portez là le deuil de quelques jeunes Amants qui, défefpérés de votre févérité, languiffent & meurent d'amour. » — « Si vous étiez un de ces tendres captifs, je le pren-

drois volontiers pour une ſi belle cauſe ; encore faudroit-il que votre reconnoiſſance fût aſſez vive pour ne pas me le faire porter long-temps : mais celui-ci eſt occaſionné par le décès d'une ſœur qui ne m'en a guere impoſé l'obligation. C'étoit la femme la plus incommode que j'aie jamais connue. Ses lettres n'étoient remplies que d'ennuyeux avis ſur l'excès de ma dépenſe, ou de réflexions morales qui ſont de vrais ſomniferes. Enfin, après m'avoir tourmentée pendant ſa vie, elle me laiſſe encore en mourant un fardeau ſur les bras : une fille qui ne ſera pas moins hypocondre que ne l'étoit ſa mere. A peine a-t-elle fini ſes occupations qu'elle vole à ma bibliotheque. Ses lectures ſont ou la Bible ou de triſtes auteurs Anglois ; c'eſt, en un mot, une Philoſophe de dix-neuf ans qui bâille dans le grand monde & qui

s'ennuie dans la société. » — « Et qui est d'une figure intéressante ? » — « Je m'attendois à cette question. On peut dire que ses traits n'auroient rien de désagréable s'ils étoient animés. » — « Vous excitez ma curiosité ! Ne doit-elle donc pas être des nôtres ? » — « Juste ciel ! eh, où placerois-je la statue ? » — « J'en fais mon affaire. Quel charmant contraste ne seroit-ce pas, de voir à côté de la mere des Graces, la Minerve que vous venez de peindre ! » — « La louange est ingénieuse ; mais cette ruse, Comte, ne vous réussira pas. Votre attente est vaine. » — « Mais faites-nous, du moins, voir cette jolie recluse, ne fût-ce qu'au travers d'une grille. »

Madame de Moncrif, qui ne savoit rien refuser au Comte, sonna & donna ordre d'appeller sa Niece. La présence de cette jeune personne jetta le Comte

dans une eſpece d'enchantement. Les roſes de ſon teint n'étoient point l'ouvrage de l'art, mais celui de l'innocence. Deux grands yeux bleus, pleins du plus tendre feu, faiſoient toute ſa parure ; mais en la voyant on n'en deſiroit point d'autre. Sur ſon viſage on remarquoit une douce mélancolie qui, en modérant l'éclat de ſes charmes, invitoit à la conſoler. « Ne m'avez-vous pas appellée, ma Tante ? dit-elle, après avoir ſalué le Comte, avec des graces auſſi modeſtes que nobles. » Voilà M. le Comte qui ſouhaitoit vous voir, répondit Madame de Moncrif avec une ſorte de dépit de la trouver ſi belle. Je l'ai bien prevenu que vous n'étiez point dans une parure convenable pour vous préſenter ; mais il n'en a pas été moins preſſant. » « Puiſque M. le Comte eſt de votre connoiſſance, je deſirerois être digne de ſon atten-

tion, reprit Louiſe; mais je me connois, & je n'ai point l'orgueil de prétendre au commerce du grand monde, quand même mon ajuſtement & la perte que j'ai faite ne m'avertiroient pas de chercher la ſolitude. « Oh! point d'élégies, Louiſe, je vous en prie. Si vous voulez gémir, attendez que vous ſoyez ſeule. « Je vous demande pardon, dit Louiſe, en ſe retirant.

Le Comte étoit encore ſous le charme. Ses regards furent conſtamment fixés ſur la jeune perſonne qu'il conſidéroit avec un plaiſir qu'il n'avoit pas encore éprouvé. Toute ſon ame ſembloit être concentrée dans ſes yeux. Il voulut lui dire quelque choſe de flatteur. En toute autre occaſion il auroit eu cent ſaillies brillantes, mais dans ce moment il ne trouva point d'expreſſion: toutes les facultés de ſon ame ſembloient être ſuſpendues. Il fut indigné

de la voir traitée avec si peu d'égards. A l'instant où elle quittoit l'appartement, il lui dit à demi-voix : « Que votre Tante est injuste ! » paroles qu'elle feignit ne pas entendre.

Madame de Moncrif alloit railler le Comte sur sa timidité, lorsque la compagnie qu'on attendoit, entra. Occupée à répondre à tous les compliments d'usage, elle ne put s'appercevoir des distractions du Comte qui, revenu à lui-même, crut ne devoir point se trahir. La conversation, qui étoit devenue générale, lui laissa le loisir de se remettre. Les défauts des absents, les nouvelles intrigues, les folles prétentions en fournirent le sujet. Cette intéressante matiere épuisée on se mit à jouer. Le Comte, qui faisoit la partie de Madame de Moncrif, songeoit à s'observer & à lui cacher le trouble de son cœur. Néanmoins il s'oublioit

à chaque inſtant, & elle l'auroit aiſément pénétré, ſi ſon ardeur pour le gain ne l'eût portée à croire qu'il ſe plaiſoit, pour lui faire ſa cour, à perdre ſon argent contre elle. Cette penſée flattoit trop ſon amour propre pour ne pas s'y arrêter. Elle s'efforçoit de le conſoler, par de tendres regards, de la perte qu'il faiſoit; & elle lui permit de lui apporter lui-même le lendemain la ſomme qu'il avoit perdue. La compagnie ſe ſépara pour aller jouir du repos; mais le Comte n'en put goûter les douceurs.

Ce jeune homme juſqu'alors léger, inconſéquent, frivole, qui avoit déja paſſé la moitié du printemps de ſon âge à voltiger de Belles en Belles, ſans en eſtimer une; qui s'étoit plongé dans l'ivreſſe de tous les plaiſirs, ſans en trouver de réels; qui rioit des ſoucis de la vie comme d'autant de foibleſſes;

qui s'étoit fait un ſyſtême de ne connoître le monde que par ce qu'il avoit d'enchanteur, & qui ne s'étoit jamais inquiété de la conquête d'une jeune beauté, parce qu'elle lui avoit toujours peu coûté : brûloit d'une flamme qui lui avoit été juſqu'alors inconnue. La confuſion, le trouble & le déſordre regnoient dans ſon cœur & dans ſon imagination, & ne lui permettoient point de s'abandonner au ſommeil. La charmante Louiſe étoit devant ſes yeux ; il voyoit briller ſur ſon front l'innocence & les graces ; il admiroit ſa taille ſouple & élégante ; il contemploit tous ſes charmes, qui empruntoient de ſa modeſtie un nouvel éclat ; il croyoit entendre encore le doux ſon de ſa voix qui avoit pénétré juſqu'à ſon cœur & y avoit laiſſé une impreſſion profonde. Quelquefois ſon penchant pour la légéreté ſe reveilloit ; il rou-

giſſoit de ſa foibleſſe comme d'un ridicule. Quoi ! s'écrioit-il, une petite fille, une provinciale, qui n'a encore aucune idée de ſes graces, te tourneroit la tête & feroit de toi un fou ſérieux ! Cependant le peu de paroles que Louiſe avoit prononcées ne lui avoit pas échappé ; il ſe rappelloit avec raviſſement la réponſe ſpirituelle & modeſte qu'elle avoit faite à ſa Tante ; & quoiqu'incapable encore d'être lui-même vertueux, la ſageſſe & la vertu de Louiſe l'enchantoient. Mais comment devoit-il la diſpoſer à écouter favorablement ſes vœux ? Ce n'étoit pas une entrepriſe facile ; & il ne pouvoit s'accorder ſur les moyens qu'il emploveroit pour toucher ſon cœur. Il réſolut d'abord de recourir aux voies les plus honnêtes ; mais l'inſtant après, ſon goût pour le libertinage l'emporta, & il regarda Louiſe comme une proie

qu'il ne pouvoit refuser à sa vanité. Il suivit, comme font la plupart des hommes, le penchant qui flattoit son orgueil.

Madame de Moncrif ne pensoit pas aussi avantageusement de sa Niece. Elle avoit remarqué l'impression qu'elle avoit faite sur le Comte ; & elle ne pouvoit se resoudre à se le laisser enlever. Les hommages qu'un homme de son rang paroissoit rendre à ses charmes, n'étoient pas un petit triomphe pour son amour propre ; & le noble désintéressement avec lequel il perdoit au jeu, le présentoit à ses yeux comme un Amant accompli & qu'elle avoit un vif intérêt de conserver. Mais il n'étoit plus temps d'écarter Louise. Elle avoit trop d'expérience pour ne pas sentir que cet expédient seconderoit mal ses vues & ne manqueroit point d'éloigner le Comte. Elle songea donc

à se retourner du côté de Louise. L'esprit de cette aimable fille, naturellement porté à la réflexion, lui parut un remede contre l'humeur volage du Comte ; mais il falloit encore inspirer à sa Niece de l'indifférence pour lui : & ce fut ce projet qu'elle voulut exécuter dès le lendemain.

Louise étoit ordinairement appellée auprès de sa Tante pendant sa toilette. C'étoit le seul temps où elle permettoit qu'on lui parlât de ses affaires domestiques, ou qu'on lui lût quelques ouvrages sérieux : parce qu'entiérement occupée du soin de sa parure, elle pouvoit sans contrainte ne prêter aucune attention, ou du moins n'écouter que d'un air distrait ; mais dans ce moment il ne fut point question de lecture. » Si je ne me trompe pas, dit Madame de Moncrif, votre physionomie est plus ouverte & plus riante que

de coutume. La viſite d'hier n'en ſeroit-elle pas un peu la cauſe ? » — « Je ne me ſouviens pas d'en avoir reçue, répondit Louiſe. » — « Je veux parler du Comte. Avouez-le moi avec franchiſe, ne vous a-t-il pas plû ? du moins je le parierois. » — « Vous me pardonnerez, Madame, j'ai eu ſi peu le temps de l'appercevoir qu'il me feroit impoſſible de ſavoir s'il m'a plû ; & cette certitude n'en feroit que plus triſte pour moi, eu égard à la diſparité de nos conditions. » — « Vous penſez très-juſte, Louiſe : j'applaudis fort à l'ingénuité de votre réponſe : vos intérêts m'en deviennent encore plus chers. Rien ne ſied mieux à une jeune perſonne que la modeſtie. Je connois le Comte. Il ne manquera pas de vous dire des choſes agréables, comme à toutes les filles qu'il trouve ſur ſon chemin ; mais prenez y bien garde, Louiſe. Défiez-

vous de la féduction de fes promeffes. Une crédulité aveugle donne trop fouvent lieu à un répentir tardif. » — « Je vous remercie, Madame, d'un fi falutaire confeil ; mes vœux ne pafferont jamais les bornes de mon état, & je regarde ce bienfait de la Providence comme ma plus grande richeffe. » Confervez toujours des fentiments fi eftimables, ma Niece, reprit, en fouriant d'un air affectueux, Madame de Moncrif, qui crut n'avoir plus rien à redouter des attraits de cette vertueufe fille à l'égard du Comte. Louife alors fe retira, fecrétement confondue de voir le Comte dans un rang trop élevé, mais en cherchant à fe perfuader qu'il peut lui être indifférent. Tant ils fe connoiffoient peu l'un & l'autre !

Le Comte, qui fe propofoit déja la conquête de Louife, prévint l'heure où il avoit coutume de fe rendre chez

Madame de Moncrif, ſous le prétexte apparent de lui remettre ce qu'elle lui avoit gagné la veille. Il la trouva brillante de tous les attraits qu'une coquetterie étudiée fait employer avec ſuccès. Toute ſa parure avoit cette négligence élégante à la faveur de laquelle l'art, lorſqu'il ne veut pas qu'on ſache qu'il vient au ſecours de la nature, ſe cache d'une maniere ſi fine. Sa robe ſembloit ne voiler une partie de ſes charmes que pour mieux animer l'imagination, & inviter aux plaiſirs : en un mot, il la trouva diſpoſée à le dédommager de la perte qu'il avoit faite. Mais loin de répondre à ſes voluptueux deſirs, il lui témoigna ſa ſurpriſe, de la trouver ainſi ſeule & ſans ſa jolie compagne. Elle voulut vainement lui perſuader que celle dont il parloit n'avoit rien d'aimable ; il ſoutint que par cette raiſon même il étoit de ſon de-

voir

voir de la former & de lui permettre d'être de ses parties. Dans son impatience, il alloit entrer dans son appartement, si elle ne l'eût arrêté en l'assurant que sa Niece étoit sortie. Le Comte trompé dans son attente ne demeura pas aussi long-temps qu'on l'auroit souhaité. Toute l'utilité qu'il put retirer de cette visite, fut, en sortant, de tâcher, par un présent considérable, de mettre dans ses intérêts la femme de chambre qu'il croyoit attachée à Louise.

Il eut bientôt besoin des secours de cette fille. Croyant l'avoir entiérement gagnée, il lui confia un billet qu'elle se chargea de remettre à sa jeune maîtresse, & dans lequel, après quelques louanges sur ses charmes naissants, sans trop de détours, il lui demandoit sa tendresse. Il attaquoit son cœur avec les armes les plus ordinaires, parce qu'il ignoroit encore le caractere de

Louiſe ; il auroit employé plus d'art dans cette déclaration, ſi la nobleſſe & l'élévation de ſes ſentiments lui euſſent été mieux connues.

Julie méditoit ſur les moyens de s'acquitter adroitement de ſa commiſſion, & épioit une occaſion favorable; mais elle trouva Louiſe ſur ſes gardes. » Toujours occupée, Mademoiſelle ! J'admire que vous puiſſiez mener, à la ville, cette vie retirée à laquelle vous étiez accoutumée à la campagne dans la maiſon de feue Madame votre mere. Je veux que ce grand deuil ne vous permette pas encore de paroître dans le monde; mais toute autre, à votre âge & avec tant de charmes, ne négligeroit pas, du moins, les perſonnes qui fréquentent ici. Je vous l'avoue, je n'ai pas encore eu l'honneur de ſervir une Demoiſelle auſſi grave & auſſi appliquée que vous. » — « Je

ne ſais, Julie, de quelle ſource partent ces propos flatteurs, autrement je vous en ſerois un peu plus obligée ; mais je ſoupçonne fort que vous avez en cela quelques motifs ſecrets, puiſque vous n'ignorez pas que, ſi je vis dans la retraite, ce genre de vie dépend encore moins de mon choix que de celui de ma Tante qui doit ſavoir, ſans doute, que je figurerois mal dans la ſociété.» — « Ou que votre préſence ne lui permettroit pas d'y figurer : n'eſt-ce pas ce que vous voulez dire ? » — « Point de fauſſes explications, Julie ! La volonté de ma Tante eſt pour moi une loi que je reſpecte. » — « Je vous demande pardon, Mademoiſelle ; mais je vous aime & vous ſuis ſi fort attachée, que je ne puis m'empêcher d'être mécontente de la conduite de Madame de Moncrif. Une femme de ſon âge ne devroit-elle pas ſe faire un plaiſir &

un devoir de produire ſa Niece dans le monde, & lui ménager l'occaſion de faire la connoiſſance d'un aimable homme qui lui en auroit une obligation éternelle. » — « Julie ! il vous ſied mal de blâmer la conduite de ma Tante, quelque favorables que puiſſent être vos intentions à mon égard ; & il ſembleroit que vous voulez me parler d'un homme que vous avez choiſi pour moi. » — « Ce n'eſt pas moi qui l'ai choiſi, Mademoiſelle : il s'eſt lui-même annoncé. Je lis dans vos yeux votre mécontentement ; mais malgré ces regards ſéveres, je voudrois que vous le devinaſſiez. » — « Ceſſons, Julie, une converſation déja trop longue. Mon temps m'eſt trop précieux pour le perdre à entendre vos ingénieuſes rêveries : & d'ailleurs j'ai à continuer ma lecture. » Eh bien, Mademoiſelle, voilà quelque choſe à lire, répliqua Julie, en laiſ-

ſant tomber dans les mains de Louiſe la lettre du Comte, & en s'éloignant auſſitôt.

Louiſe la rappella en vain. Quoique l'adreſſe du billet fût d'une main qu'elle ne connoiſſoit pas, néanmoins tous ſes ſoupçons tomberent ſur le Comte. Son premier mouvement fut d'ouvrir la lettre ; mais la réflexion fut prompte : ſon cœur ne put la tromper long-temps. Sans l'avoir décachetée, elle alla trouver ſa Tante. » C'eſt à regret que je vous interromps, Madame, & ſur-tout pour une bagatelle. Je l'appelle ainſi, parce qu'il faudroit que je penſaſſe mal, s'il m'en coûtoit de vous remettre un billet que Julie vient de m'apporter d'une maniere myſtérieuſe, & qu'il ne me conviendroit pas d'ouvrir. Je vous laiſſe à empêcher déſormais, comme vous le jugerez à propos, de pareilles entrepriſes. » Je l'ai bien

conjecturé, répondit Madame de Moncrif, après avoir parcouru le billet d'un œil chagrin; c'eſt un badinage du Comte. Il m'a déja blâmée de ce que je ne vous admettois pas dans mes ſociétés. Cette tentative ſur votre cœur eſt un peu libre; mais je lui ferai moi-même réponſe, & Julie recevra la récompenſe que mérite ſon zele. Ces dernieres paroles furent prononcées avec un ſourire amer, & Louiſe la quitta volontiers pour ſe livrer à ſes propres réflexions. Elle ſentit au fond de ſon cœur un trouble ſecret, ſans en pénétrer la cauſe. Quelquefois elle ſe repentoit d'être trop franche & trop ingénue avec ſa Tante. » Ne pouvois-tu pas, ſe diſoit-elle, rendre toi-même au Comte ſon billet? N'eſt-il pas encore vraiſemblable que ſes propoſitions ne contiennent rien qui ne ſoit honnête & innocent? » Cependant elle ſe tranquil-

lisa en songeant qu'elle avoit rempli son devoir; & levant vers le Ciel des yeux mouillés de quelques larmes, elle le supplia de la soutenir dans les différents événements de la vie.

Madame de Moncrif n'étoit pas aussi tranquille. Elle sentoit que pour ne pas perdre le Comte, elle devoit étouffer cette inclination naissante. Quelqu'assurée qu'elle fût de l'apparente indifférence de Louise, elle craignoit néanmoins que l'artificieuse Julie ne l'ébranlât. Il lui parut donc nécessaire de l'éloigner; & le soir même elle fut congédiée. Elle vint pleurer auprès de sa jeune maîtresse. Elle lui fit l'aveu de son indiscrétion, & lui demanda en grace de s'intéresser en sa faveur. Louise lui fit de sérieux reproches sur son imprudence; mais son cœur sensible ne put résister à la pitié: en la quittant, elle lui mit quelques Louis dans la main.

» Je vous en donnerois davantage, lui dit-elle, si je ne dépendois pas d'un tuteur; mais je ne puis pas intercéder pour vous ».

Cependant le Comte attendoit la réponse de sa lettre avec une impatience qu'il seroit difficile d'exprimer. Ses amis accoutumés à mener une vie voluptueuse, le cherchoient déja vainement pour le ramener dans le sein des plaisirs bruyants: les Dames de sa connoissance commençoient à craindre qu'il ne reparût plus dans leurs sociétés dont il faisoit les délices & dont il animoit, par sa présence, toutes les parties. Le Comte possédoit non-seulement tous ces petits riens qui sont d'un si grand prix dans le monde, tous ces petits talents dont s'énorgueillit un petit-maître, qui croit que les graces de sa personne prêtent de l'intérêt à son ridicule persifflage, & qui d'ordinaire réussit

à le perſuader ; mais une éducation brillante, & la lecture réfléchie des meilleurs Auteurs avoient formé ſa raiſon & éclairé ſon eſprit. Si ſon cœur n'eût pas été gâté de bonne heure par la fréquentation de jeunes étourdis, il auroit été porté par goût à rechercher les ſociétés où regnent la décence & les mœurs, & il feroit devenu un homme auſſi intéreſſant & auſſi eſſenciel, qu'il étoit aimable & frivole. La nouvelle paſſion dont ſon ame étoit agitée lui fit faire quelque retour ſur lui-même. A quoi m'ont ſervi tous ces plaiſirs tumultueux qui ont fait juqu'ici mon amuſement, ſe diſoit-il à lui-même ? A faire la connoiſſance de quelques perſonnes volages, dont l'amitié n'eſt d'aucun prix, puiſqu'elles la prodiguent ſouvent à des hommes qui ne méritent que le mépris public ! Il étoit obligé de s'avouer que les diſſipations aux-

quelles il s'étoit livré n'avoient jamais ſatisfait ſon cœur, & qu'elles y avoient toujours laiſſé un vuide déſagréable. L'image ſeule de Louiſe l'enchantoit. Son imagination ardente lui en rappelloit tous les charmes, que l'amour gravoit dans ſon cœur en traits ineffaçables : & il éprouvoit une ſatisfaction ſecrete dans l'idée de parvenir à ſe rendre digne d'un objet où brilloient tant de perfections. Mais ces nobles ſentiments n'étoient que paſſagers. Un ſeul entretien avec un de ſes amis de mœurs corrompues, en effaça juſqu'à la trace la plus légere. » Aurois-tu donc la foibleſſe de penſer ſérieuſement à cette petite campagnarde? lui dit cet indigne confident. Si c'étoit une riche héritiere, à la bonne heure : on pourroit alors te pardonner la ridicule idée de mariage. Ne ſais-tu donc pas qu'une ſeule nuit de jouiſſance eſt capable

d'éteindre tous les feux dont on auroit brûlé pour la plus jeune des Graces, ou pour la Mere des Amours ? Eh ! faut-il donc époufer, pour pofféder l'objet de fes plus tendres defirs ? » — « La réponfe qu'elle fera à mon billet me décidera fur le parti que je dois prendre, répondit le Comte ; & alors, peut-être, profiterai-je de ton avis ».

Mais on ne lui fit aucune réponfe. Julie vint le trouver, & lui apprit que le defir de feconder fes vœux l'avoit perdue. Elle lui raconta fa difgrace, & n'oublia point de lui parler du préfent que lui avoit fait Louife, qu'elle regardoit, dit-elle pour ranimer les efpérances du Comte, comme un gage autant de la fenfibilité de fon cœur, que de fa généreufe compaffion. Le Comte fut accablé de cette trifte nouvelle. Néanmoins il crut voir auffi dans la libéralité de Louife quelque chofe

de favorable à ſon amour. Il imagina que peut-être elle avoit conſidéré Julie comme une fille trop indiſcrete, pour en faire ſa confidente dans une amoureuſe intrigue. Il eut ſoin d'imiter ſa générosité. Il ſe feroit rendu à l'heure même chez Madame de Moncrif, ſi la crainte de trouver auprès d'elle l'objet de ſes nouveaux feux ne l'eût retenu.

Mais Madame de Moncrif ne le laiſſa pas long-temps dans cette irréſolution. Elle ne pouvoit ſe paſſer de ſa ſociété. Son goût pour la dépenſe & pour la galanterie le lui faiſoit regarder comme l'homme du monde qui lui étoit le plus néceſſaire : car elle ne formoit pas de moindres prétentions ſur ſa bourſe que ſur ſon cœur. Elle le prévint, en le raillant d'une maniere agréable, ſur la démarche qu'il avoit hazardée auprès de Louiſe. « Je vous ai étudié ſi long-temps pour pouvoir enchaîner votre

cœur ; & cette conquête m'eſt ravie par une petite fille, élevée dans le fond d'une campagne, dont tout le mérite eſt une timide innocence ? Savez-vous bien, Comte, que ſi on vous connoiſſoit ce ridicule, vous ſeriez un homme perdu de réputation ? » Je veux bien vous l'avouer, Madame, répliqua le Comte, d'un air embarraſſé ; vous avez découvert le ſecret de mon cœur ; je trouve même du plaiſir à vous le montrer tout entier. Votre aimable Niece a fait ſur mon ame la plus forte impreſſion. Où eſt-elle, cette fille incomparable ? Je ne puis plus vivre ſans la voir. » — « Avez-vous donc oublié l'accueil qu'on a fait à votre lettre ? » — » Je ſais tout, Madame ; mais je ſais auſſi que j'ai trop oſé. C'eſt par cette raiſon même, que je veux voir Louiſe : je veux me jetter à ſes pieds : je veux lui dire tout ce que m'inſpire

mon amour : & peut-être sera-t-elle plus sensible à mes protestations qu'à ma lettre où il m'a été impossible de lui peindre toute la vivacité de mon amour, tout le feu du sentiment. » Ici, la passion du Comte lui suggéra un expédient qu'il crut propre à tromper Madame de Moncrif, mais qui ne servit qu'à le tromper lui-même. » Vous riez de ma passion, Madame ; vous voulez même m'en guérir. Il y en a un moyen facile, & il est en vos mains. » Elle devint attentive.

» Oui, vous le pouvez aisément ; s'il est vrai, comme on le croit généralement, qu'un commerce fréquent avec l'objet aimé, nous rend sa présence moins chere, n'empêchez plus Louise d'être avec nous. Peut-être en la voyant souvent, m'accoutumerai-je à la voir, & même enfin à la voir avec indifférence. Peut-être aussi n'a-t-elle pas ce

tour d'esprit qui répand sur les charmes de la figure cet attrait enchanteur qui séduit, captive & subjugue. Si vous me refusez cette grace, n'exigez pas de moi de fréquenter votre maison. Les lieux où je ne la trouverai point me seront odieux ; & j'irai me confiner dans une terre étrangere où rien ne pourra m'en rappeller le souvenir ».

Madame de Moncrif garda quelque temps le silence & rêva à sa proposition. Elle connoissoit la véhémence du Comte ; la circonstance étoit critique : il falloit choisir entre le danger qu'il y avoit à lui faire connoître Louise, & le danger encore plus grand de le perdre. Elle se promit tout de la légéreté du caractere du Comte. » Voilà les hommes ! répondit-elle en souriant ; ce sont des êtres qu'on ne peut jamais contenter. Cependant il faut que nous les supportions. Lequel des deux sexes est

donc le plus foible? » En même temps elle tire le cordon. Louise entra avec ces graces modestes, qui triomphent d'autant plus sûrement des cœurs qu'en paroissant vouloir se dérober à nos regards, elles doublent le plaisir que nous ressentons de les avoir remarquées. Elle parut un peu surprise de trouver le Comte, dont la contenance trahissoit l'inquiétude & le trouble de son cœur. Il se leva, & fit quelques pas au devant d'elle. Il cherchoit encore ce qu'il devoit lui dire, lorsqu'elle passa, en le saluant, les yeux baissés. » J'attends vos ordres, ma Tante ». — » Ce que j'ai à vous ordonner cette fois-ci, Louise, ne vous paroîtra pas difficile. » Je ne trouve rien de pénible dans l'exécution de vos volontés ». — » Eh bien, on veut que vous soyez ici, que vous vous montriez, que vous receviez mille tendres excuses, que

vous entendiez mille proteſtations ſinceres...... & de qui ? De Monſieur. »
— » Moi, de Monſieur ? Et quelles excuſes ? Ah ! c'eſt peut-être au ſujet de la lettre que vous ſavez. Je ſerois bien en droit de les exiger, Monſieur, ſi je n'y renonçois pas par modeſtie ».
— » Ah ! cette indulgence, adorable Louiſe, ne ſert qu'à me faire paroître encore plus coupable ! Je demandois des reproches. Je les avois mérités. En m'en accablant, vous auriez paru un peu trop cruelle, j'aurois excité la commiſération, peut-être vous-même en euſſiez-vous été touchée, & votre pitié me ſeroit moins inſupportable que cette froide indifférence ». — » Ah ! de grace, Monſieur, ne continuez pas ſur ce ton. Il ne convient pas à une fille de ma condition, de l'écouter plus long-temps ; & vous ne devez pas, ſans bleſſer votre rang & votre caractere,

pousser plus loin un jeu dont pour l'un & pour l'autre il ne peut rien résulter d'agréable : car je ne puis regarder votre billet que comme une plaisanterie. Mais dites-moi, Monsieur, ce que vous-même penseriez d'un homme qui, après vous avoir vu une seule fois, en passant & sans vous connoître autrement, s'empresseroit de vous offrir son amitié? Et néanmoins l'amitié est un sentiment bien plus modéré que l'amour. Vous seriez trop judicieux pour ne pas considérer une offre aussi hazardée comme l'effervescence passagere d'un cœur peut-être généreux. Assurément vous n'exigeriez pas la confiance d'un tel ami qu'il n'eût auparavant acquis des droits sur la vôtre. Je vous laisse à en faire l'application; & croyez, Monsieur, que je suis assez juste pour oublier une tentative qui n'étoit qu'un amusement de votre

part ». — » Que vous êtes injuste, si l'hommage que je rends à votre beauté, à vos vertus, peut ne vous paroître qu'un jeu. Ah! Divine Louise, c'est vous offenser vous-même que de ne pas croire que vous devez faire sur les cœurs l'impression la plus vive & la plus durable ». — » J'ose vous prier, Monsieur, de ne pas poursuivre une conversation à laquelle ma Tante pourroit prendre trop peu d'intérêt». — » Ou permettez plutôt, Comte, interrompit prudemment Madame de Moncrif, que Louise retourne à ses occupations. Vous ne savez pas encore qu'elle gouverne présentement toute ma maison. Je dois applaudir à sa vigilante attention; je crains seulement qu'elle ne porte trop loin l'économie. Ne le pensez-vous pas de même, Comte? » — » On ne me permet pas de dire ce que je sens, répondit-il. » — » Je ne voudrois pas,

reprit Louiſe, qu'il vous manquât quelque choſe, Madame; mais je n'ai pu ſouffrir de vous voir trompée par des domeſtiques à qui vous donniez votre confiance, & que vous récompenſiez ſi généreuſement. Pour réparer un peu ces pertes, j'ai cru devoir d'abord retrancher quelques ſuperfluités dans votre dépenſe : mais ſoyez perſuadée qu'il ne vous manquera rien de tout ce qui peut vous être agréable. En prononçant ces dernieres paroles, elle fit une révérence pleine de graces, & ſe retira.

Le Comte la ſuivit des yeux. Il étoit encore plus enchanté de ſon eſprit que de ſes graces. L'admiration & la triſteſſe partageoient ſon cœur. Il voyoit dans Louiſe, la perſonne la plus accomplie, & il perdoit l'eſpoir de la poſſéder. Il ne manquoit dans ce moment qu'un Prêtre, & il auroit oublié ſa répugnance pour le mariage. Madame de

Moncrif voulut vainement le rappeller à lui même, & lui faire reprendre cet air d'enjouement qui lui étoit si naturel. Il saisit, sans qu'elle s'en apperçut, l'occasion de s'échapper de son appartement où, assise dans une voluptueuse attitude sur un canapé destiné aux tendres mysteres, elle attendoit, pour lui prodiguer les plus douces caresses & partager ses transports, que la nuit vînt les envelopper de ses ombres. Le départ du Comte laissa dans son cœur un vuide immense. Elle se livra aux plus sombres réflexions. Son esprit s'occupoit, tout entier, des moyens de s'assurer un amant que le déclin de ses charmes sembloit devoir éloigner. Malgré l'envie qu'elle portoit à Louise, elle ne pouvoit s'empêcher de rendre justice à sa maniere de penser aussi noble que judicieuse. Tant que Louise conservera, avec sa beauté,

ſon innocence & ſa vertu, elle doit néceſſairement plaire, & le Comte n'aura des yeux que pour elle. Mais ſon cœur ſeroit-il inacceſſible aux pieges de la ſéduction? L'image de la volupté eſt encore neuve pour elle; lui pourroit-elle réſiſter, ſi on la lui préſentoit avec tous ſes attraits? Ne ſera-t-il pas alors aiſé au Comte de ſubjuguer cette vertu imaginaire? Et dès qu'elle ſera abaiſſée au rang d'une maîtreſſe ordinaire, tout ſon pouvoir ceſſe, & mon empire recommence. C'eſt ainſi que Madame de Moncrif parloit tout bas à ſon cœur; & elle réſolut de ménager au Comte les occaſions de triompher de la vertu de Louiſe. Le remords, dans ce moment de ſolitude, pénétra dans ſon ame troublée; à la vue d'un ſi noir projet, la penſée de la mort & de l'éternité la fit frémir d'horreur. Mais ſon épagneul vint la careſſer; elle

ſe remit, & ſa paſſion l'aida à s'affermir dans ſa réſolution criminelle.

Pour l'exécuter elle avoit beſoin d'une perſonne de confiance; Julie qu'on avoit chaſſée, lui parut tout-à-fait propre à ſeconder ſes deſſeins. Cette fille ravie d'être tirée de ſon indigence, regagna bientôt l'affection de ſa maîtreſſe par la ſoumiſſion la plus rampante.

L'état où ſe trouvoit Louiſe, lui cauſoit les plus vives inquiétudes. Elle s'appercevoit combien ce ſéjour pouvoit être dangereux à ſon innocence. Malgré la ſcrupuleuſe attention avec laquelle elle veilloit ſur tous les mouvements de ſon cœur, elle ne ſe croyoit pas en ſûreté contre les pourſuites du Comte; & elle voyoit avec un chagrin ſecret qu'un jeune homme, en qui brilloient les germes de toutes les vertus, ſe laiſsât gouverner par une femme

auſſi légere qu'étoit ſa Tante. Le retour inattendu de Julie jetta du ſoupçon dans ſon ame craintive. Elle ne put croire que la pitié eût été le ſeul motif de la reprendre. Elle devoit donc ſe défier des ruſes de Julie. » Que je me vois abandonnée ! ſe diſoit-elle en ſoupirant. Je n'ai pas une amie, pas une protectrice, & ma mere n'eſt plus ! mais ton image, ô la meilleure des meres ! m'eſt toujours préſente. Le ſon de tes dernieres paroles frappe encore mon oreille. Ces paroles pleines d'une piété ſolide, adreſſées au Ciel pour ta fille, feront toujours pour elle un avertiſſement de ſe réſigner à la Providence ».

Dans cette ſituation trop incertaine, Louiſe crut devoir s'adreſſer à la ſeule perſonne qu'elle pouvoit intéreſſer, à ſon Tuteur. Dormond, à qui elle tenoit par les liens du ſang, étoit un

homme honnête. S'il n'eût pas vécu dans une terre éloignée, & qu'il eût été marié, il n'auroit pas abandonné Louise à sa Tante. Mais la vertu de cette aimable fille le rassuroit contre les dangers qu'elle pouvoit courir ; & comme elle étoit sans biens, c'étoit une raison de plus pour accepter les offres d'une si proche parente. Informé de tout ce qu'elle avoit à craindre, il se hâta de la tranquilliser. Il lui représenta que plus elle avoit à appréhender la séduction, plus elle devoit penser à ses devoirs & veiller sur son cœur ; & même que la vertu n'auroit que peu de mérite, si elle ne coûtoit rien. Louise sentit la force de cette exhortation, & devint plus calme.

Cependant le Comte, entraîné par le torrent des desirs d'un bouillant caractere, avoit formé de nouveaux desseins contre sa vertu. Il ne doutoit pas

que Madame de Moncrif ne fût toujours l'obſtacle qui l'empêcheroit de voir Louiſe en particulier. Il falloit donc écarter cette incommode ſurveillante ; & pour compléter le roman de ſa jeuneſſe, il ne lui manquoit qu'un enlévement. La nouvelle que Julie venoit de rentrer, lui fit eſpérer qu'il lui ſeroit encore moins difficile de faire réuſſir ſon projet. Il en avoit déja concerté les moyens.

Madame de Moncrif, pour parvenir plus aiſément à ſes déteſtables fins, avoit imaginé d'aller, comme en partie de plaiſirs, à une maiſon de campagne qui avoit été ſouvent le théatre de ſes débauches. Deux amies, à peu près de ſon âge, & Louiſe qui, cette fois, eut la permiſſion de l'accompagner, compoſerent ſeules la petite ſociété. A leur arrivée, elles entrerent dans un ſalon orné de glaces, de tableaux

précieux, & où tout annonçoit les commodités du luxe. Le plafond peint par Œſer, repréſentoit le feſtin des Dieux. L'Artiſte paroiſſoit avoir prêté à la Déeſſe de l'Amour les traits de Louiſe; car elle n'y étoit diſtinguée que par des graces modeſtes. Des croiſées de ce ſalon on découvroit toute l'étendue du jardin où les careſſes du zéphyr, le parfum des roſes & le doux murmure d'une caſcade les invitoient à ſe promener. La vue étoit agréablement terminée par un petit berceau champêtre, entrelacé de jaſmin qui, interceptant les rayons du ſoleil, n'y laiſſoient pénétrer qu'un tendre crépuſcule. A l'aſpect des beautés qui rappelloient à Louiſe la vie paiſible de la campagne, ſon ame tendre s'ouvrit à une joie pure, qui parut lui prêter l'éclat des plus brillantes fleurs. Pour complaire à ſa Tante, elle avoit pour

ce jour-là, quitté le deuil & pris un habillement gai ; & en la voyant, on étoit enchanté de n'être point troublé, par le révoltant contraste d'une sombre couleur avec la blancheur des lys & le vermeil des roses, dans le plaisir de la contempler. Elle s'étoit attendue que le Comte seroit de la partie. Elle fut un peu surprise de ne pas le voir paroître ; mais elle se fit aussitôt un reproche secret de cette attention involontaire. » Pour cette fois, mes amies, nous jouirons dans un paisible repos des beautés variées du Printemps, dit Madame de Moncrif ; nos plaisirs tranquilles ne seront point troublés par les propos flatteurs de jeunes pétulants. J'ai, à la vérité, fait dire au Comte que nous sommes ici, mais que la promenade y tiendroit lieu du jeu, que tous nos amusements se borneroient à quelques lectures choisies & à respirer au

milieu des fleurs, les vapeurs embaumées d'un air pur. Ainsi je ne pense point qu'il vienne nous tenir compagnie ». Mais elle avoit à peine cessé de parler que le Comte se fit annoncer.

D'après les instructions qu'elle lui avoit données, il entra d'un air ouvert & très-agréable. » Je ne suis pas encore bien certain, Madame, si vous m'avez donné la permission de vous faire ici ma cour, ou si c'étoit un avis de ne pas venir vous interrompre dans vos plaisirs ; du moins votre laquais s'est énoncé d'une maniere équivoque ; mais j'ai mieux aimé l'expliquer à mon avantage, & vous prouver que je ne suis pas moins que vous ami de la nature ; & que je sais compter parmi les vrais plaisirs, les agréments d'un beau jour de printemps ». — » Et sans égard aux personnes qui se trouvent ici ? dit une des Dames en souriant malignement ».

— » Je ne dis pas cela, Madame, je ferois tort à cette aimable compagnie, si je ne croyois pas qu'à la campagne notre plaisir augmente, en voyant auprès de nous quelqu'un à qui nous puissions le communiquer. C'est aussi pourquoi je vais si rarement à ma terre, assuré de n'y point trouver celle qui seule pourroit l'embellir ». Ici, il jetta sur Louise des regards où se peignoit le feu des desirs. Elle baissa les yeux, mais elle lui sut gré de cette tournure adroite & modeste. Sa réponse donna occasion, quand on fut à table, d'entrer dans quelques détails sur ses biens. Le Comte assura que son pere en mourant les lui avoit laissés en assez bon état, & avec plusieurs plans d'une excellente économie; que lui-même y avoit fait des améliorations considérables, mais que son goût pour la vie tumultueuse des villes lui faisoit perdre

le fruit de toutes ces avantageuſes diſpoſitions, qui dépériſſoient. Cela amena naturellement cette queſtion : Si le ſéjour de la ville eſt préférable à celui de la campagne? Louiſe ſembloit prévenue pour les charmes de la vie champêtre où l'on jouit d'une douce & paiſible innocence, & le Comte défendit ſon ſentiment : mais il étoit aiſé de voir qu'il cherchoit moins à vaincre dans cette agréable diſpute, qu'à faire briller l'eſprit de Louiſe. Auſſi ne ſe ſervit-il que des arguments qui peuvent raiſonnablement juſtifier le ſéjour des villes; & Louiſe parut l'en récompenſer en applaudiſſant à la ſolidité de ſes raiſonnements. Le Comte ſentit pour la premiere fois le plaiſir pur que nous font éprouver les ſuffrages des perſonnes aimables; & Madame de Moncrif triomphoit ſecrétement en croyant remarquer que les diſcours artificieux du

Comte faisoient sur le cœur de Louise une vive impression.

Ne doutant presque plus du succès de ses pernicieux desseins, elle proposa, au sortir de table, plusieurs jeux en plein air, comme un piege où devoit se prendre Louise. Mais le Comte la sauva de tous ces embarras, en la priant de permettre plutôt qu'on allât visiter les belles allées du Jardin. Il donna la main à la maîtresse du logis, & parut, sans aucune affectation, montrer de l'indifférence envers Louise, à qui il plut davantage, à mesure qu'il devint plus modeste. » Vous jouez votre rôle à merveille, lui dit Madame de Moncrif, après avoir devancé le reste de la compagnie de quelques pas; mais ne devenez pas trop sérieux, si vous ne voulez pas bientôt paroître aussi froid que Louise. Peut-être l'heure du Berger sonnera-t-elle aujourd'hui

pour

pour vous. Profitez-en : je vous quitterai ſans rien laiſſer ſoupçonner ». Le Comte ſoupira & ne put lui répondre. Madame de Moncrif dit en ſe retournant : » Louiſe, vous tiendrez compagnie au Comte pour quelques moments, tandis que nous autres ferons une partie de Tri ſous ce tilleul. Il eſt déja en fleurs ; il faut en jouir : elles paſſent comme la jeuneſſe ». Rien n'eſt plus vrai, Mademoiſelle, dit le Comte, en prenant avec elle le chemin d'une allée ; & j'ai eu tort de diſputer tantôt la préférence que mérite le riant ſéjour de la campagne. Chaque inſtant ſert à m'en faire mieux connoître le prix. Je ne me ſouviens pas d'avoir jamais paſſé à la ville un jour ſi délicieux ». — » En ce cas, Monſieur, je vous plaindrois beaucoup, répondit Louiſe ; mais comment cela ſe peut-il ? le choix de vos plaiſirs n'eſt-il pas à votre diſpoſition ?

Il y a peu de perſonnes à qui des affaires, ou des ordres ſupérieurs, n'enlevent cette liberté ! » — » C'eſt cette même liberté, Mademoiſelle, qui préſentement me déplait plus que jamais. Comme tous mes jours s'écoulent dans l'oiſiveté, ou ſe trouvent remplis par des amuſements, le deſir du repos ou du plaiſir ne ſe renouvelle jamais dans mon cœur ; & par là, l'un & l'autre me deviennent indifférents ». — » Vous penſez ſi juſte, Monſieur, qu'il me ſemble que cette indifférence ceſſeroit ſi vous vouliez bien en prendre la réſolution ». — » Eh ! le puis-je, Mademoiſelle, ſans être aſſuré de vous plaire? » — » Cette queſtion, Monſieur, eſt étrange à notre ſujet ; & vous m'obligez de taire le conſeil que j'allois vous donner ». — » Vous alliez me donner un conſeil ? Ah ! belle Louiſe, parlez, je vous le demande en grace ». — » Je

ne doute pas, Monſieur, que les plaiſirs de cette vie ne nous ſont accordés par la Providence, que comme un délaſſement dans nos occupations; ils ne doivent pas nous maîtriſer. Si l'on en jouit après avoir achevé ſa tâche, ils nous paroiſſent des fruits toujours doux; mais ils deviennent inſipides & bientôt nuiſibles, ſi l'on ne vit que pour en jouir. Remplir les devoirs de ſon état, s'épuiſer en travaux utiles, & employer enſuite quelques moments de loiſir parmi les beautés de la nature, ou dans les agréments des arts, ou dans le ſein de l'amitié : voilà ce qui doit doubler la jouiſſance du plaiſir, & nous ramener au travail avec une nouvelle ardeur. La vie d'un homme occupé laiſſe peu de loiſirs, j'en conviens; mais ils n'en ſont que plus délicieux. Cependant je vous prie de me pardonner cette légere digreſſion; mon deſſein

n'eſt pas de moraliſer. Je ne juge peut-être que ſelon les affections de mon cœur. Après tant de triſtes jours qui ont ſuivi la mort de la meilleure des meres, je jouis, pour la premiere fois, d'un jour ſerein.

Le Comte l'avoit écoutée dans un reſpectueux ſilence. » Vous m'enchantez, Mademoiſelle. Que vous êtes heureuſe par vous-même ! & de quel bonheur ne comblerez-vous pas celui qui ſaura vous inſpirer ce que je reſſens pour vous ! Ne fuyez pas à cette déclaration. Daignez m'entendre, Louiſe, je vous en conjure. Oui, vous êtes trop généreuſe pour être indifférente à l'eſpece d'impreſſion que vous avez faite ſur mon cœur. C'eſt depuis que j'ai le bonheur de vous connoître que mon train de vie m'eſt devenu odieux. Votre exemple a plus de force ſur mon eſprit que toutes les exhortations de mes pa-

rents. Je suis prêt à rechercher un emploi honorable & à renoncer aux frivoles occupations qui m'ont distrait jusqu'ici, si je puis me flatter qu'alors je ne vous déplairai plus ».

» Ce motif, Monsieur, reprit Louise avec un ton plus affectueux qui n'échappa pas au Comte, seroit trop peu de chose pour vous faire prendre une si noble résolution. L'approbation de votre cœur, le desir de la vraie gloire, votre propre bonheur : voilà les raisons pressantes qui vous y doivent engager. Mon suffrage est une bagatelle, & ne peut être pour vous d'aucune considération. Mais je vous le pardonne ; c'est encore le ton que vous avez pris, jusqu'ici, avec plusieurs femmes de votre connoissance : & il s'accordoit peut-être mieux avec leur caractere qu'avec le mien ; car enfin, dans la supposition même que vous ne me soyez pas in-

différent, je ne vois pas quelle influence cela peut avoir sur votre repos ».

Nos Amants s'approchoient du berceau où les invitoit d'entrer la suave odeur du jasmin. » Dans la supposition que je ne vous sois pas indifférent, disiez-vous ? Ah ! répétez-moi ces douces paroles, Mademoiselle ! Elles me sont plus importantes que tout ce qu'on m'a jamais dit de flatteur ». Le Comte, en prononçant ces mots, saisit une de ses belles mains, qu'il baisa avec une respectueuse tendresse. Un gazon émaillé de violettes, leur offrit dans le berceau un siege préférable à un canapé couvert de l'éclat des plus riches broderies. Le soir répandoit sur la verdure une lumiere moins vive. Par-tout on respiroit les doux parfums des lys. Au murmure des eaux, & au tendre frémissement des feuilles qu'agitoit l'haleine des zéphyrs, les oiseaux accor-

doient leur ramage, & appelloient d'une voix careſſante leurs compagnes.

Mais ils furent interrompus par les ſublimes accents d'un luth pincé par les doigts ailés d'un *Virtuoſe* qu'avoit amené le Comte, & qui, tantôt avec la main enchantereſſe de Weis accordoit les ſons les plus touchants aux ſentiments d'un cœur tendre, tantôt, ſemblable à une Z.... lorſqu'elle anime le claveſſin, rappelloit dans l'ame, par une douce mélodie, la joie & la volupté.

Louiſe frémit en approchant d'un lieu ſi dangereux. Cependant elle étoit ſûre de ſon cœur; & dans ce moment elle réſolut d'éprouver ſi le Comte étoit capable d'un retour à la vertu. Elle retira ſa main avec une indignation qui dut le ſurprendre. » Point de familiarités, Monſieur, auxquelles ni vous ni moi ne ſommes autoriſés. Prê-

tez à cette musique mélodieuse, une oreille plus attentive. Ce phénomene est assurément votre ouvrage ». — » Connoissant votre goût pour la musique, j'ai voulu vous en procurer; mais je ne croyois pas que celui qui touche de ce Luth, seroit plus heureux & plus digne que moi de votre attention. Vous ne voulez pas me dire plus clairement, s'il m'est permis de vous aimer & d'espérer enfin de l'être à mon tour? » En parlant ainsi il se rapprocha d'elle & voulut lui donner un baiser. Mais Louise, lançant sur lui un regard qui le fit rentrer dans les bornes du respect, se leva brusquement. » Je vois bien, Monsieur, que vous me confondez toujours avec une personne un peu moins circonspecte, lui dit-elle; & aussitôt elle alla se placer à l'entrée du berceau. » Pourquoi vous cacher ainsi, Monsieur? dit-elle en adressant la

parole au Muſicien. Un homme de votre talent doit-il donc craindre de ſe montrer ? »

Le *Virtuoſe*, plus habile à pincer un Luth, qu'à tourner un compliment, ne répondit que par des révérences, lorſque Madame de Moncrif, impatiente d'apprendre l'iſſue de ſon ſtratageme, arriva avec ſa compagnie. Elle vit le Comte ſortir du berceau, diſtrait & confondu, & Louiſe entretenant le Muſicien, qui trouvoit ſes paroles auſſi harmonieuſes que ſon Luth.

Mais il fallut retourner à la ville. Le Comte, dont l'ame étoit dans le plus grand trouble, prit congé avec un air de confuſion. Il partit le premier ; & les ſombres inquiétudes l'accompagnerent.

Les Dames raillerent Louiſe ſur ſa longue promenade. Mais avec une bonne foi qui ne laiſſe après elle aucun

doute, elle leur conta la petite hiſtoire des ſentiments du Comte. Son récit fut exact, mais circonſpect; car elle aimoit à ſe ménager l'inclination qu'il avoit conçue pour elle. Madame de Moncrif brûloit d'apprendre ſa réſolution : tant ſa retenue & ſa modeſtie lui ſembloient inconcevables.

Cependant il ſe paſſa pluſieurs jours avant qu'il reparût. L'entretien qu'il avoit eu avec Louiſe s'étoit profondément gravé dans ſon cœur. Il ne pouvoit oublier avec quelle vivacité elle s'étoit intéreſſée à ſa gloire, & l'avoit exhorté à ſe conſacrer à l'utilité publique. » Seroit-ce, diſoit-il en lui-même, une voix du Ciel, & ai-je donc juſqu'ici ſi peu connu mon devoir? Le cœur de l'aimable Louiſe ſeroit-il le prix....? Mais non, elle eſt peu touchée de mon amour! C'eſt une cruëlle qui ſe joue de mon penchant, & qui

cache ſon indifférence ſous le voile d'une apparente générofité ».

Louiſe ſut faire des réflexions plus élevées, ſur ſon aventure. Avant d'examiner la conduite du Comte, elle rentra dans ſon propre cœur. Elle s'interrogeoit ainſi ſur la nature de ſes ſentiments : » Ce que je ſens, ne ſeroit-il que l'eſtime que méritent ſes bonnes qualités ? ou ne ſeroit-ce pas plutôt une approbation que la vanité de plaire m'engage à lui accorder? Trop foible cœur ! avoue que la figure du Comte, ſes graces, ſa grandeur abaiſſée, ou même le deſir de t'élever juſqu'à lui, t'ont prévenue en ſa faveur, avant d'avoir porté la plus légere attention ſur ſon mérite, ſur ſes vertus, ou ſur ſa Religion ! Et à quoi te ſervira maintenant cet examen ? Renoncera-t-il pour l'amour de toi aux plaiſirs licencieux ? Ceſſera-t-il, pour toi, de

prodiguer ſa jeuneſſe dans les diſſipations de ſon ſiecle ? »

Ces idées jetterent le trouble dans l'ame de la trop ſenſible Louiſe. Dans cette triſte ſituation, & avec un cœur profondément affligé, qui trouvoit cependant quelque conſolation dans l'eſpoir de s'attacher le Comte par de légitimes nœuds, elle vint trouver ſa Tante. » Juſqu'à ce moment vous m'avez tenu lieu d'une tendre mere ; je dois donc me comporter à votre égard avec la ſincérité d'une fille reconnoiſſante. Vous ſavez ce qui ſe paſſa entre le Comte & moi ; mais vous ignorez encore ſous quelle face je conſidere cette aventure. Accoutumée de bonne heure à être attentive à mes moindres actions, & à veiller ſur tous les mouvements de mon cœur, j'en ai maintenant ſondé les replis, & j'y trouve...... Ici elle héſita ; — & je n'y trouve que de l'a-

mour pour le Comte, interrompit Madame de Moncrif : n'eſt-ce pas ce que vous voulez dire, Louiſe ? » — » Je vous ai promis d'être ſincere. Si le Comte n'étoit pas au deſſus de mon état ; ſi ſes biens ne le mettoient pas en droit de prétendre à une plus haute alliance ; & ſur-tout s'il vouloit renoncer à cet eſprit de frivolités : je ne vous le cache point, ſon commerce me plairoit préférablement à celui de tout autre. Cependant ſon rang & ſes biens ne ſont pas les ſeuls obſtacles qui détruiſent mes eſpérances. Sa légéreté ne me ſemble pas ſuſceptible d'être fixée par un cœur qui, comme le mien, ignore les artifices. Quel fond pourroit faire ſur ſon caractere inconſtant une fille qui ſe croit moins née pour le grand monde, que pour les vertus domeſtiques ? » — » Eh bien, à quoi doit aboutir cet ingénieux prélude ? »

— » Le voici, reprit Louiſe ; ces réflexions ne ſont probablement pas échappées au Comte : l'affection qu'il me porte, n'eſt donc qu'une paſſion paſſagere & qui pourroit s'éteindre, ſi elle étoit ſatisfaite. Il faut donc que je le prévienne & que je ne le voie plus déſormais. Peut-être trouvera-t-il un autre objet qui me fera oublier. Sauriez-vous, Madame, quelque moyen convenable de m'éloigner ? Car que vous l'évitiez vous-même, c'eſt ce que je ne dois pas exiger de vous ». — » Ni l'attendre, répliqua froidement Madame de Moncrif ; vous me permettrez, Louiſe, de ne pas ſonger encore, pour vos beaux yeux, à m'enſevelir dans la retraite. Sans chercher à éviter le Comte, ayez avec lui une noble liberté. Ce ſont vos airs de retenue & de modeſtie déplacées qui excitent ſon amour propre à vous rendre favorable

à ses desirs. Et qui sait si votre fortune ne dépend pas de vous montrer moins rebelle à ses vœux ?... Et cela vous fait rougir, Louise ? Cette proposition est-elle donc si terrible ? Mais vous avouez vous-même que le Comte vous plait. Si vous considériez votre peu de fortune, vous saisiriez, je pense, toutes les occasions de vous l'attacher ».

» Jamais vous ne m'aviez encore fait sentir ainsi mon indigence, répliqua Louise avec un soupir étouffé & les yeux humides de larmes ; mais même à cette humiliante proposition je n'oublierai pas le respect que je vous dois ». Et elle se retira.

Elle entendit en s'éloignant les éclats de rire de sa Tante qui regardoit sa délicatesse comme une simplicité étrange, mais qui songeoit cependant aux moyens de l'éloigner. L'une des deux Dames qui l'avoit accompagnée à la

campagne , la Comteſſe de D......
avoit une fille qui étoit à la fleur de
ſon âge. Elle avoit remarqué, avec
un chagrin ſecret, le penchant viſible
du Comte pour Louiſe qu'elle ſavoit
auſſi être à charge à Madame de Moncrif.
Sous le prétexte que la douceur &
l'habileté de cette vertueuſe fille lui
plaiſoit, elle avoit propoſé à ſa Tante
de l'emmener à une terre éloignée,
pour y tenir compagnie à ſa fille. Cette
offre plut ſinguliérement à Madame de
Moncrif. En éloignant Louiſe, elle eſpéroit
faire revenir le Comte à elle ; &
ce même ſoir elle fit prier la Comteſſe
à ſouper. Elle vint, & amena ſa fille
avec elle, dans l'eſpérance d'y rencontrer
le Comte. Celui-ci n'avoit pas été
invité, afin de pouvoir délibérer avec
moins de gêne ſur le projet qu'il falloit
lui cacher. Mais il n'avoit pu oublier la
derniere ſcene ; & ſon impatience de
poſſéder

posséder Louise ne lui laissoit plus aucun repos. Il s'étoit déja plus d'une fois proposé de changer son genre de vie, de renoncer à de vains amusements, de marcher dans une glorieuse carriere, & de mériter, à force de vertus, la main de son adorable Louise.

Il entra avec ce tendre embarras qui annonçoit le trouble de son ame; mais qui loin de déplaire, le rendoit encore plus intéressant. Il fut d'abord agréablement surpris d'y trouver, contre son attente, la jeune Comtesse qui cherchoit à relever ses graces naturelles, par tous ces jolis riens si admirés des gens du monde. Ses yeux furent éblouis; mais son cœur ne fut point satisfait. Il bruloit du desir de revoir Louise qui, à des charmes plus touchants, joignoit mille autres perfections. Elle se fit long-temps desirer. Ce ne fut qu'après des instances pressantes & réi-

térées, & même qu'après avoir rempli ſes occupations ordinaires, qu'elle vint joindre la compagnie. L'habit de deuil qu'elle avoit repris s'accordoit avec l'affliction muette qu'on remarquoit dans ſes yeux, alors ſemblables à une douce lumiere enveloppée de nuages. Mais avec cet air de mélancolie toute ſa perſonne ſembloit reſpirer une aimable langueur, & elle plaiſoit infiniment plus que la petite Comteſſe. Celle-ci diſparoiſſoit preſque ſous l'éclat d'une parure étudiée ; dans celle-là on ne voyoit que Louiſe, & on croyoit n'avoir rien à deſirer. La jeune Comteſſe vint auſſitôt l'embraſſer affectueuſement, en lui prodiguant mille louanges outrées. Elle envioit à ſa mere le jour délicieux qu'elle avoit derniérement paſſé avec elle à la campagne ; elle lui demanda ſon amitié, & lui jura un inviolable attachement. Le Comte

ſaiſit cette occaſion de demander à la jeune Comteſſe, s'il ne lui avoit pas parlé des graces de Louiſe, d'une maniere encore trop réſervée? » Aſſurément, Monſieur, répliqua-t-elle, ſans laiſſer à Louiſe le temps de décliner cet éloge, je vous ſuis obligée de m'avoir ainſi ménagé le plaiſir de la ſurpriſe ; mais vous me permettrez de blâmer une choſe en Mademoiſelle : car vous ne penſez pas ſans doute, ma chere, être à l'abri de tous reproches, de vous ſouſtraire à la ſociété avec tant de droits de s'y montrer? » — » Je ne commencerai pas par vous contredire, Comteſſe, quoi que vous puiſſiez dire à mon avantage ; des propos ſi flatteurs ſe réfutent d'eux-mêmes. Mais je dois répondre à ce que vous dites touchant ma vie retirée. Si, par goût, je ne fuyois pas le grand monde, la médiocrité de ma fortune m'en feroit néceſ-

ſairement une loi. Vous le ſavez, chacun a ici ſa claſſe aſſignée. Dans celle où vous êtes placés, vous & Monſieur le Comte, bien des choſes ſont peut-être permiſes, qui dans ma ſphere moins élevée ſeroient repréhenſibles. » A ces mots elle porta ſur le Comte un regard qui lui rappella la témérité qu'il s'étoit permiſe ſous le berceau. » Mais la faute la plus impardonnable de ma part, continua-t-elle, ce ſeroit de ne pas accepter, chere Comteſſe, votre amitié ſi généreuſement offerte. » Et elles s'embraſſerent. Le cœur du Comte treſſaillit de joie, de trouver Louiſe ſi ſupérieure à une perſonne faite pour plaire & véritablement agréable. La jeune Comteſſe tourna la converſation ſur les occupations de Louiſe, ſur les divertiſſements ordinaires, ſur le choix d'un époux; elle parla de toutes ces choſes avec une liberté décente & avec ces

graces légeres qui flattent l'oreille ſans pénétrer juſqu'au cœur. » J'apprends, ma chere Louiſe, que vous ne vous livrez qu'à des occupations utiles. » — » Ces mêmes occupations, Comteſſe, ne vous ſont pas étrangeres. » — » Oh! je vous demande pardon, j'ai vu quelques-uns de vos deſſeins, ils ſont parfaits : je n'oſerois me promettre de manier jamais le crayon avec tant de légéreté, de goût & d'habileté ; mais je ſuis encore plus loin d'avoir autant de lectures que vous. » — » En cela je penſe que le choix eſt préférable au nombre. C'eſt du moins l'avis de Madame de Beaumont, dont vous connoiſſez les ouvrages. » — » Je ne les ai jamais lus. » — » Je vous les conſeille, Comteſſe; vous les trouverez auſſi agréables qu'inſtructifs. Une femme qui, à tant d'eſprit, joignoit une grande connoiſſance du monde, étoit ſeule ca-

pable de nous donner les plus utiles leçons. Elle a approfondi le cœur humain ; elle a cru devoir nous éclairer ſur nos foibleſſes. Elle nous indique notre vraie deſtination, celle de faire un jour le contentement d'un époux, la félicité d'une famille, le bonheur du monde. Mais pardonnez, Comteſſe, à l'eſtimable Auteur dont je parle, ſi je deviens trop ſérieuſe. » — » Pourvu que vous ne rendiez pas le Comte trop grave ! Voyez comme il eſt devenu rêveur à votre petit ſermon. » — » Je vous laiſſe le plaiſir de lui faire reprendre ſon humeur enjouée, dit Louiſe avec un innocent ſourire. » — » Ce triomphe, belle Comteſſe, ſeroit trop peu de choſe pour vous, répliqua le Comte ; & il alloit pourſuivre, mais on vint avertir qu'on avoit ſervi. Louiſe ſe plaça à côté de ſa Tante, quoiqu'elle eût mieux aimé ſéparer le Comte de ſa

charmante voisine. Car quel que fût son ascendant sur lui, elle craignoit l'impression que celle-ci pourroit faire sur son cœur foible & léger. Cette appréhension ne lui permit pas d'être aussi gaie que les autres; car Madame de Moncrif & la Comtesse mere se réjouissoient du plan qu'elles avoient formé, & sa fille profitoit du voisinage du Comte, pour attaquer son cœur avec tous ses charmes. Mais Louise l'occupoit tout entier. Il desiroit, une seconde fois, avec elle un entretien particulier, & de lui offrir son cœur & sa main. Ce qu'elle avoit dit de la destination de son sexe ne lui sortoit pas de l'esprit. » Puisses-tu, se disoit-il à lui-même, être l'époux fortuné dont elle fera le bonheur! » Il ne put dans ce moment lui dire que peu de chose. La vigilance de sa belle voisine ne lui en laissoit pas l'occasion. Après la table Louise étoit

disparue : sans qu'on s'en fût apperçu. On demanda de ses nouvelles, & on apprit qu'une légere incommodité l'avoit obligée de se retirer dans sa chambre. Le Comte en fut troublé. Il accompagna les Comtesses jusqu'à leur voiture ; & revint promptement sur ses pas. Madame de Moncrif venoit de passer dans son cabinet.

» Je sens, Madame, lui dit-il, que j'abuse de votre patience. Mais l'état où je suis est digne de pitié. Eh ! pourquoi aussi m'avez-vous fait connoître Louise ? » — » En vérité, Comte, vous ne méritez pas d'être plaint. Est-il possible que vous vous oubliiez au point de concevoir une passion sérieuse pour une fille qui n'est pas faite pour être votre épouse ». — » Quel pourroit donc en être l'obstacle ? Ses graces & ses vertus la rendent digne du plus haut rang ; & en l'épousant, je verrois le

monde entier m'envier mon bonheur ».
— » Ah ! Comte, pour le coup, vous extravaguez. Un homme de votre qualité, de votre fortune, de votre figure, ne doit jamais s'abaiſſer dans le choix d'une femme : ſon épouſe doit lui apporter des tréſors, ou l'élever à de plus grands honneurs. Quant à une inclination paſſagere, il peut trouver des moyens de ſe ſatisfaire, mais elle ne doit pas l'enchaîner. Quel malheur ne feroit-ce pas pour vous, de poſſéder Louiſe ! Quelles fâcheuſes ſuites ne réſulteroit-il pas d'une union ſi peu aſſortie ? Les plaiſirs de l'amour s'évanouiſſent avec la premiere jouiſſance ; & alors il ne vous reſteroit que la charge d'entretenir une grande maiſon, & d'avoir toujours à vos côtés une importune émiſſaire qui obſerveroit tous vos pas, & qui vous feroit acheter par mille tourments domeſtiques, les

amuſements dont vous pourriez jouir au dehors ». Le Comte ne répondoit rien & ſe tenoit triſtement appuyé ſur une chaiſe. » Mais je veux que vous voyiez juſqu'où va mon amitié pour vous, continua Madame de Moncrif, en ouvrant la porte d'une chambre voiſine. Tenez, cette ſeconde porte vous montre le chemin de cette félicité ſi ardemment deſirée. Faites valoir toutes vos graces, Comte, & ſoyez heureux. Je porte envie à Louiſe ». Le Comte, étonné de cette propoſition & ſans y réfléchir, avoit enfilé le paſſage ; & Madame de Moncrif avoit refermé ſa porte. Il ſe trouvoit à l'entrée de la chambre à coucher de Louiſe. Un ſentiment inconnu s'empara de lui : il trembloit de faire un pas de plus ; & cependant il étoit trop près de l'objet de ſes vœux pour reculer. Au même inſtant il crut entendre une voix à demi étouffée par de profonds ſoupirs. Il devint at-

tentif. Avec qui peut-elle donc s'entretenir ſi tard ? Il prête l'oreille ; alors il entendit ces paroles prononcées avec ſenſibilité : » Oui , tout mon amour vous eſt du ! vous ſeul pouvez verſer dans mon cœur cette joie pure , cette volupté céleſte.... » — » Ah ! s'écria le Comte, emporté par une jalouſe rage & entrant bruſquement , j'ai donc un rival heureux ! .... » Mais il demeura immobile de ſurpriſe, en la trouvant à genoux , élevant vers le Ciel ſes tremblantes mains & ſes yeux mouillés de larmes, & devant elle une bible ouverte. Cet acte de réligion, le ſilence de la nuit & le foible crépuſcule qui régnoit dans l'appartement, firent ſur ſon ame la plus forte impreſſion. Louiſe s'étoit effrayée , mais elle ſe poſſédoit aſſez pour ſe relever. » Vous avez apparemment cru entrer chez ma Tante , Monſieur ? autrement je ne ſaurois

excuſer votre préſence ; quoique cette excuſe ne vous ſoit pas fort honorable. Vous ne me répondez pas, Monſieur ? Qui cherchez-vous ici ? En même-temps Louiſe tira le cordon de ſa ſonnette. » Je cherchois mon rival, Mademoiſelle, répondit enfin le Comte. Je n'ai pu réſiſter au deſir de voir quel étoit celui à qui je vous ai entendu jurer un amour ſans partage. Mais à qui adreſſiez-vous vos vœux ! Hélas ! je l'ai trop méconnu cet Etre des Etres. Votre piété, votre exemple m'obligeront à un ſincere retour ſur moi-même. Ma confuſion vous explique le reſte. Mais je ne ſuis pas le ſeul, divine Louiſe, qui mérite d'être en but à vos reproches accablants. Votre Tante a irrité ma témérité, & j'ai volontiers ſuivi des conſeils qui ne s'accordoient que trop bien avec une paſſion qui regne impérieuſement ſur mon cœur. »

» Je ne veux pas, Monſieur, pénétrer plus avant dans vos deſſeins, répliqua Louiſe. En général vous vous trompez, ſi vous croyez pouvoir les faire réuſſir. J'eſtime vos bonnes qualités : ne me forcez pas à vous haïr. Quelles vues, juſqu'ici, avez-vous eues dans vos inſinuations ? éto't-ce de faire le malheur d'une fille que vous flattiez de votre tendreſſe ? Le Comte de C... dégraderoit ainſi ſon caractere? Ou bien vouliez-vous m'offrir votre main ? Dans cette ſuppoſition même, vous n'avez conſulté ni votre bonheur, ni le mien. N'éprouveriez-vous aucun mécontentement d'avoir une épouſe d'un caractere auſſi différent du vôtre ? Vous vouez votre vie à la diſſipation : je crois devoir la mienne au travail, à la méditation. Croyez-moi, Monſieur, ceſſez d'allarmer une fille qui n'eſt déjà que trop malheureuſe, & ne m'o-

bligez pas à vous refuſer cette eſtime que j'ai eue pour vous juſqu'à ce moment. Il eſt tard, laiſſez-moi, je vous en prie.... » — » Vous ſerez obéie, Mademoiſelle, je ſors. Hélas ! que ne puis-je imiter votre indifférence ! Mais je ne dois pas m'en plaindre, je l'ai méritée. Si je ne puis être digne de votre amour, je ne veux pas du moins m'attirer votre haine. » A ces mots, la douleur dans les yeux & dans le cœur, il ſe retira par la porte où Julie étoit entrée. Cette fille avoit été témoin de la derniere ſcene, & étoit auſſi émue que Louiſe. Les impreſſions de la vertu s'étoient réveillées dans ſon ame attendrie. Elle rapporta à Madame de Moncrif, comme elle y étoit obligée, ce qui venoit de ſe paſſer ; mais elle conçut de l'horreur pour une femme auſſi débauchée. A peine eut-elle appris d'elle le projet ſecret de conduire

Louiſe à la terre de la Comteſſe de D.... qu'elle ſe hâta de le découvrir au Comte. Celui-ci en avertit le Tuteur de Louiſe, dont il avoit gagné l'amitié depuis quelque temps.

Cependant Louiſe l'avoit prévenu; elle voyoit qu'il lui ſeroit impoſſible de reſter déſormais tranquille dans la maiſon de ſa parente. Elle pria donc de nouveau ſon Tuteur, d'interpoſer ſon autorité pour la placer dans une maiſon moins dangereuſe pour ſa vertu : elle crut devoir, avec ſa Tante, diſſimuler ſon mécontentement. Elle lui parla de la viſite nocturne du Comte, comme d'une extravagance qui ne la ſurprenoit pas dans un homme de ſon caractere. Madame de Moncrif fort contente de la ſécurité apparente de Louiſe, ſe perſuadoit qu'elle pourroit exécuter ſon projet ſans aucun obſtacle. Elle fut aſſez circonſpecte pour ne pas

faire elle-même à sa Niece la proposition d'accompagner la jeune Comtesse à la campagne. Celle-ci sut profiter d'un instant où elle étoit avec Louise dans une parfaite intimité. Elle lui demanda comme la plus haute marque de son amitié de vouloir se rendre avec elle dans leur terre ; & Louise y consentit sans peine. Cependant Julie avoit eu secrétement ordre de préparer tout ce qui lui étoit nécessaire, pour la transférer de cette campagne dans un couvent où elle devoit être gardée tant qu'on pourvoiroit à sa dépense. Mais l'intérêt de cette fille, déja attachée au Comte, la porta à lui communiquer la lettre qu'elle devoit remettre à la Supérieure, & le Comte apprit le jour du départ aussitôt que Louise. Elle quitta la maison de sa Tante avec un sentiment mêlé de satisfaction & d'un secret chagrin ; elle auroit voulu revoir

encore

encore le Comte avant de s'en éloigner : elle pouvoit en cela n'avoir d'autre desir que de s'assurer si ce qu'elle lui avoit dit en dernier lieu, avoit fait quelque impression sur son cœur. Mais il n'avoit pas oublié sa promesse, & il n'avoit pas reparu devant elle.

Louise venoit d'embrasser sa Tante pour la derniere fois, & de se mettre en voyage avec la Comtesse & sa fille. Elles s'entretenoient des agréments de la campagne où elles alloient passer la belle saison, & cette conversation réveilla dans le cœur de Louise le souvenir riant de l'aurore de sa vie. Occupées agréablement des innocents plaisirs qui les attendoient, elles s'éloignoient insensiblement de la ville, & elles entroient dans un bois un peu obscur, lorsque tout-à-coup leur voiture s'arrêta. Elles entendirent le bruit de plusieurs chevaux & en même-temps une

voix menaçante ordonna au cocher de prendre la route qu'on lui montroit. Les Dames pousserent des cris perçants. La Comtesse mere, à demi morte de peur, mit la tête à la portiere, mais elle n'apperçut que quelques Domestiques inconnus, à cheval, dont l'un présentoit au cocher une bourse d'une main & un pistolet de l'autre. Le cocher comprit d'abord que le chemin qu'on lui indiquoit étoit le plus sûr, & il le suivit. Un autre Domestique s'approcha de la voiture, & pria les Dames de ne point s'allarmer,les assurant qu'elles n'avoient à craindre aucun désagrément, & que tout ce qu'on exigeoit d'elles étoit de poursuivre leur route par un autre chemin. Louise & la jeune Comtesse ne pouvoient revenir de leur frayeur. La premiere crut aussitôt que c'étoit un projet du Comte,& commençoit déja à le détester. Cependant elle

n'osoit s'expliquer, & la Comtesse pouvoit également présumer qu'on en vouloit à sa fille, qui n'avoit que trop d'attraits. L'escorte inconnue s'étoit déja un peu éloignée de la voiture, à l'exception d'un seul qui de temps en temps avertissoit le cocher du chemin qu'il devoit tenir. Dans la consternation générale, Louise n'avoit pas reconnu la voix du Comte; elle faisoit, avec les autres, cent conjectures différentes sur cette aventure, tandis que leur cocher faisoit la plus grande diligence. Enfin, elles accuserent le Comte, & l'excuserent le moment après. Elles étoient encore à se plaindre d'un accident qu'elles croyoient pouvoir leur devenir funeste, quand elles arriverent à une maison de campagne que la Comtesse ne reconnut point être celle qui appartenoit au Comte. Le Domestique, qui avoit servi de guide, s'approcha

de la voiture, & d'un air poli & respectueux il pria Louise de descendre. Elle s'en défendit très-sérieusement ; la Comtesse même lui représentoit qu'on seroit obligé de céder à la violence : mais dans le moment on vit paroître Dormond, le Tuteur de Louise. » Vous vous faites donc une si grande peine, Mademoiselle, de revoir votre Tuteur? » Cette apparition si inattendue fut pour Louise une agréable surprise. Cependant elle ne savoit pas trop encore si elle devoit quitter la Comtesse. » Je suis au désespoir, continua Dormond, qu'il vous ait fallu venir à ma Terre dans une telle consternation ; mais cela étoit nécessaire pour vous garantir d'un piege un peu plus désagréable. Connoissez-vous cette main, Louise? » Ici il lui montra la lettre que sa Tante avoit écrite à la Supérieure du Couvent où elle devoit être

renfermée. »Voilà, pourſuivit-il, l'honnête parente qui, après la mort de votre mere, vouloit prendre le ſoin de votre fortune. Venez, Mademoiſelle, c'eſt ici chez ma ſœur; vous y trouverez un azile plus ſûr pour la vertu que dans cette maiſon licentieuſe d'où vous ſortez. Ne craignez rien de ceux qui vous ont eſcortée, ils ſont partis, vous ſaurez bientôt que c'eſt par la voie d'un ami, & de mon conſentement, que vous avez été conduite ici. Vous, Meſdames, vous pouvez ſans obſtacle continuer votre chemin, à moins qu'il ne vous plaiſe de mettre ici pied à terre.» La Comteſſe voulut non-ſeulement ſe juſtifier, mais encore ſe plaindre de ce procédé : mais Dormond mena Louiſe à ſa ſœur, & ordonna au cocher de s'en retourner auſſi promptement qu'il étoit arrivé.

Louiſe fut long-temps avant de pou-

voir se remettre de son trouble. Dormond lui découvrit tout le projet de Madame de Moncrif, & avec quelle précaution le Comte l'avoit prévenue. Il lui assura que celui-ci, dans le dernier entretien qu'ils avoient eu ensemble, lui avoit paru infiniment touché de sa vertu & de ses graces; qu'il lui avoit protesté qu'il regarderoit comme le plus grand bonheur, celui de pouvoir mériter sa tendresse; qu'il avoit voulu lui donner la premiere preuve de la droiture de ses intentions, en la faisant passer de la maison dangereuse de sa Tante, dans un séjour plus sûr, chez son Tuteur; qu'il ne reparoîtroit devant elle que quand elle auroit oublié sa légéreté passée & commencé à avoir de ses sentiments une opinion moins désavantageuse. La sœur de Dormond, femme d'un certain âge & d'un excellent caractere, prit aussitôt Louise

en affection ; elle ramena le calme dans son ame, en l'assurant qu'elle étoit absolument la maîtresse de choisir tel autre séjour qu'elle jugeroit à propos, mais que si elle vouloit se confier à son amitié, elle seroit charmée de lui tenir lieu de mere. La probité de ces personnes estimables, l'ordre & la piété qui régnoient dans toute la maison, adoucirent les chagrins de Louise ; elle commença à souhaiter que toutes les espérances que Dormond lui faisoit naître des sentiments du Comte, pussent s'accomplir, mais elle se défioit trop de l'inconstance de son esprit & de la légéreté de son cœur pour se rendre à une premiere proposition.

Le Comte ne s'étoit pas encore montré, mais les nouvelles qu'on en recevoit lui étoient favorables. On apprit qu'il venoit de mettre un nouvel ordre dans sa dépense, dont il avoit retran-

ché le ſuperflu ; qu'il recherchoit avec ſuccès un emploi convenable à ſon rang ; qu'il évitoit ces ſociétés où l'intégrité des mœurs, l'innoncence & la vertu étoient regardées comme des ridicules, & qu'il paſſoit une grande partie de ſon temps dans une campagne qui n'étoit pas éloignée. Il oſa enfin lui offrir ſa main & ſa fortune par ſon Tuteur. Mais Louiſe, toujours craintive, ne put encore ſe réſoudre à accepter cette offre généreuſe ; elle ſoutenoit que, ne ſe croyant pas capable de s'aſſurer ſon cœur pour toujours, de ces nœuds réſulteroit leur commun malheur. Dormond ne flattoit pas le Comte, quelle que fût pour lui ſon amitié & ſon eſtime ; il l'avertit que, ſans une preuve frappante de ſon retour à la vertu, il ne pouvoit rien ſur le cœur de Louiſe. » Vous l'aurez dès demain répondit le Comte, en le quittant.

Cependant Louiſe trouvoit les plus douces conſolations dans le ſein de ſa nouvelle amie, qu'une ſévérité ſagement modérée, & un eſprit orné de connoiſſances utiles diſtinguoient ſi avantageuſement de Madame de Moncrif. Elles s'entretenoient, un matin, des difficultés de faire des unions vertueuſes & durables. La ſœur de Dormond exhortoit ſon éleve à s'abandonner toujours à la Providence. A l'inſtant Dormond entra avec quelques papiers. » Je vous ai entendues, mes cheres amies, leur dit-il en ſouriant. Vous avez raiſon, Louiſe, de prétendre qu'il n'eſt pas aiſé de faire, dans un époux, un heureux choix. Néanmoins je vais vous en propoſer un, & je ſuis curieux de ſavoir quel jugement vous allez en porter. » — » Un autre que le Comte de C.... ? » interrompit ſa ſœur. » — Oui, un autre, répondit Dor-

mond. Vous ne pouvez, dites-vous, prendre quelque confiance dans un jeune homme qui a montré trop de penchant pour les amusements frivoles ; eh bien, refuserez-vous votre main à un homme plus mûr, plus prudent, & qui est, du moins, fier de son bon cœur ? » — » Je l'accepterois sans doute de votre main, si la médiocrité de ma fortune ne me faisoit pas regarder comme une indiscrétion, un consentement qui pourroit mettre un homme honnête dans l'embarras. » — » Ainsi, poursuivit Dormond, vous vous décideriez avec moins de répugnance, si vous aviez une fortune convenable ? » — » Peut-être plutôt, repartit Louise d'une voix un peu altérée. » — » Cela est-il certain ? continua Dormond ; pourriez-vous bien vous y résoudre, quand même cet époux n'auroit pas toutes ces graces

qui préviennent en faveur du Comte? »
— » Je me reproche sans doute de m'être laissée prévenir par ces trop séduisants dehors ; mais, mon cher Monsieur Dormond, pouvez-vous bien, avec toute votre humanité, vous jouer ainsi de votre pupille ? J'aime mieux ne pas savoir votre secret. » — » Non pas ; Mademoiselle, non pas; il faut que vous l'appreniez, il nous est trop important à tous les deux. Sachez donc que le mari qu'on vous offre est tel que je ne pourrois ne pas en approuver le choix ; bien plus, que par ce papier, vous acquérez assez de bien pour cet époux ; mais aussi que ce même époux.... n'est pas le Comte de C.... C'est de lui qu'à l'heure même je viens de recevoir une lettre qui vous est adressée, & dont je dois vous faire la lecture. » Dormond lut : » Mademoiselle.

» Je ne me plaindrai point de vous

» trouver conſtamment contraire à mes » vœux & inſenſible à l'amour le plus » tendre. Je conſidere votre indiffé» rence comme une juſte punition de » mon ancienne conduite, hélas ! trop » repréhenſible. Mais ſi j'ai reconnu » mes erreurs, c'eſt à vos vertus que » j'en ſuis redevable, & je crois devoir » vous en marquer toute ma recon» noiſſance.

» S'il m'étoit poſſible de chercher le » bonheur dans une autre épouſe, je » ne jouirois néanmoins d'aucun repos, » ſans être aſſuré que vous coulez des » jours paiſibles & fortunés. J'oſe donc » dans cette lettre, vous demander vo» tre amitié, & vous engager à deve» nir parfaitement heureuſe. Vous le » ſerez, ſans doute, en acceptant la » main de mon ami, votre digne Tu» teur. Puiſque je ne peux pas vous » poſſéder, ſouffrez du moins que je

» fasse un premier usage légitime de
» mon bien, en vous constituant une
» dot. Je vous rends maîtresse d'une
» somme suffisante pour ne pas crain-
» dre d'apporter trop peu en mariage à
» notre Dormond. Je sais que le don
» que vous lui ferez de votre main est
» d'une toute autre considération. Aussi
» n'est-ce que de lui que j'exigerai des
» remerciments. Il en coûte à mon
» cœur.....! mais n'importe, pourvu
» que je vous sache heureuse! Vivez
» contents tous les deux; & vous, Ma-
» demoiselle, pensez désormais avec
» moins d'indifférence à votre ami,

» Le Comte de C...

» Tenez, poursuivit Dormond, je vous remets la lettre & le billet de banque de dix mille écus. Vous rougissez, Louise! Pourquoi baisser les yeux? Je me doutois bien que ma proposition ne vous agréeroit pas; & ce-

pendant vous me promettiez tantôt de l'accepter. » — » Au fond, je ne vous ai rien promis, répondit Louiſe avec quelque confuſion. Néanmoins ſi vous approuviez l'idée que l'amitié a inſpirée au Comte, je ne me ferois pas de ſcrupule d'y ſouſcrire; mais une choſe que vous voudriez bien me permettre, ce feroit que je rendiſſe au Comte ſon généreux préſent. Vous n'en voudriez pas moins accepter ma main? » — » Aſſurément, & même elle me feroit d'un prix ineſtimable ſi j'étois plus jeune, & le Comte moins aimable. » — » Quoique je ne puiſſe refuſer mon approbation au procédé noble du Comte, reprit Louiſe, la diſparité de nos âges n'eſt pas ſi grande, & j'aurois ſujet d'eſtimer beaucoup un ſage conducteur de ma jeuneſſe. » — » Penſez-y, Louiſe! Quoique vous n'acceptiez pas ma main, le Comte n'eſt pas homme à retirer le

don qu'il vous a fait. » Rendez-le lui ; & devenez mon époux. » — » Oh ! pour cela, reprit Dormond, il faudroit mon consentement : & c'est ce que vous n'obtiendrez pas avec tous vos attraits. » — » Vous me refusez, Monsieur ? Eh bien, remettez au Comte son offre entiere, & assurez-le, que je n'oublierai jamais une action si noble & si désintéressée. »

» Combien durera donc ce combat de générosité ? interrompit la sœur de Dormond. Voyons, permettez que je lise dans vos yeux. J'y trouve bien de l'amour, mais c'est de l'amour pour le Comte, & vous avez voulu, jusqu'ici, vous le dissimuler à vous-même. Votre motif étoit louable : il n'étoit pas encore digne de toute votre tendresse, & votre raison triomphoit de votre cœur ; mais votre tendre penchant redevient légitime. Cette lettre vous annonce

que votre amant eſt changé ; & qu'il mérite aujourd'hui toute votre affection. Un homme capable de faire tout ce que vous avez remarqué jusqu'ici dans le Comte, semble promettre à son épouse toutes les douceurs d'une tendre union ; & votre vertu acheve de vous l'attacher, quand même vous auriez moins de charmes.

Louise garda le silence, & ne put retenir quelques larmes. » Soyez tranquille, reprit Dormond d'un air enjoué, je remettrai au Comte le don qu'il vous faisoit, mais je ne puis m'empêcher d'admirer la noblesse & l'élévation de ses sentimens, & je lui envie presque le plaisir de vous avoir offert une telle dot. » — » Peut-être, dit Louise en soupirant, la grandeur d'âme y a-t-elle moins de part, que la vanité. » — » Mais si je vous prouvois le contraire, répliqua Dormond, toujours

jours en fouriant, n'en feriez-vous pas bien reconnoiffante? » — » Quelle reconnoiffance peut m'être permife? reprit Louife avec vivacité. Si ma main.... mais il la dédaigne!

» Moi, je la dédaignerois, Mademoifelle? interrompit le Comte que Dormond venoit d'introduire; je pourrois refufer ce qui a été l'objet de mes vœux les plus ardents? Ah! divine Louife, en tombant à fes pieds, connoiffez mieux ce cœur qui brûle d'être à vous. Croyez-en mes ferments, mes tranfports. Daignez, ô daignez m'accorder cette main! Je vous jure, ma Louife, un amour éternel; Dormond fera mon garant. Ah! puiffe l'inftant où je cefferai de vous aimer, être le dernier de mes jours!

Louife étonnée, attendrie, refpiroit à peine. La crainte, la joie, l'amour partageoient fon ame troublée;

elle releve le Comte & paroît n'être pas encore assurée de sa constance ; mais ses protestations, ses larmes, l'intercession de Dormond & de sa sœur, & même son propre cœur triompherent enfin de Louise. Dès que la bienséance le permit, l'Hymen réunit ces fideles amants. L'orgueil d'une vaine magnificence n'eut point de part à cette fête ; on n'y appella que les Amours, & Louise régna sur eux en souveraine adorée.

Les anciens amis du Comte furent si touchés de la félicité de nos tendres époux, que les plus jeunes suivirent son exemple; les autres l'imiterent au moins, en renonçant aux excès d'une vie dissipée, pour goûter, dans une conduite sagement modérée, des plaisirs plus délicats.

Cependant Madame de Moncrif, de concert avec la Comtesse, n'avoit pas cessé de publier cette aventure, &